

L'amour est un combat

Après une dizaine de livres, après l'immense succès d'« Autobiographie d'une courgette », Gilles Paris trouve les mots, trouve la force, trouve l'apaisement pour raconter l'enfer de huit dépressions. Une mélancolie de trente ans... et la lumière, enfin, au bout du tunnel.

Une mise à nu. Une mise à cru. Comme une mue. La dernière mue du caméléon. Caméléon, Gilles Paris l'a été. Attaché de presse dans l'édition, romancier (une dizaine de titres dont le best-seller *Autobiographie d'une courgette*, dont l'adaptation au cinéma, *Ma vie de courgette*, a obtenu deux César en 2017) sait ce que sourire, jouer la comédie, s'adapter à son environnement, feindre le bonheur quand tout vous oppresse, veut dire. Il a tant et tant de fois enclenché le monde « survie ». Étreint par une mélancolie aux assauts répétés, huit dépressions terribles en trente ans. Par huit fois, il est tombé ; par huit fois, il s'est relevé.

Qui peut dire, après une dépression, qu'il ne replongera pas ? Qu'il ne sera pas une nouvelle fois happé par cette obscurité mortifère qui vous coupe du monde, des autres, de vous-mêmes ? Pour Gilles Paris, il est temps aujourd'hui de porter haut ce message d'espoir et de résilience : oui, on peut s'en sortir. Peut-être parce qu'il a failli y rester,

peut-être parce que *Certains cœurs lâchent pour trois fois rien* (c'est le titre de son récit) mais par bonheur pas le sien. Revenu de l'enfer, il choisit de raconter, « je vais enfin tout dire, cracher les mots, mon enfance et mon adolescence, mon père, ma mère, ce manque de confiance qui me ravage, mes « tentatives de survie » [de suicide, ndlr] comme je les appelle, le mal-être, le fond vertigineux de mes pensées, le temps qui s'écoule si lentement pendant les dépressions et si vite en dehors, ma sensibilité extrême qui me donne parfois le sentiment d'être sur un ring et de prendre des coups sans être en mesure de les rendre. »

L'ombre et la lumière

Les coups. Assénés dans une scène au cœur de l'ouvrage et d'une violence inouïe, par un père enragé, un père abusif qui ne laisse qu'un goût amer dans la bouche de son fils et que la désolation dans les yeux du lecteur de Gilles Paris. Un père (auquel on ajoutera une mère vaguement égarée et sans tendresse non plus) qu'il a fallu affronter, une première et une ultime fois, par ce texte. Pour tenter de cauteriser une « blessure inguérissable » qui « revient comme un boomerang et cogne à ma tempe. »

Parce que Gilles, le fils, n'avait pas osé réagir au moment des coups, n'avait pas osé lever la main sur son père, il pensait s'être « condamné à



Gilles Paris est tombé huit fois et s'est relevé huit fois. © Didier Gaillard-Hohlweg

aimer le mal, à le chercher la nuit comme un fauve, ne sachant plus comment conjuguer le verbe « aimer ». *Certains cœurs...* serait donc une vengeance par le haut, grandeur de la littérature que de s'arracher par les mots à ce qui nous entraîne vers le bas. Gilles Paris revient sur l'ivresse

d'une existence menée à cent à l'heure (les voyages, le sexe, la drogue, s'épuiser dans le travail, et sortir et encore sortir), comme s'il fallait ne jamais se retourner, et l'effondrement, le corps à l'arrêt et le cerveau malade, tous ces hôpitaux psychiatriques, des dizaines, « j'ai appris que lors-

que la roue tourne, ce n'est pas toujours pour avancer ». Une vie de dingo, littéralement, jusqu'au meurtre (par une confession saisissante, Gilles Paris révèle qu'il pourrait en avoir commis un, hors de toute conscience de l'acte), jusqu'à des relations aussi dangereuses qu'ensorceleuses (on songe à ses mois avec Françoise Sagan).

Alors, en fin de compte, quand tout nous semble odieux, on tient comment ? Par l'écriture, certes. Pour le meilleur (ses livres, confie-t-il « sont toute ma famille ») et pour le pire (l'auteur ne parvient pas à gérer le sentiment de vide après chaque publication, et il replonge). Mais surtout par l'amour. Le vrai, le compliqué et l'indompté, l'amour avec Laurent. Laurent, qui, par-delà les coups durs et les (nombreux) moments de découragements, est resté, et accepte, parfois de guerre lasse, Gilles pour ce qu'il est, son ombre et sa lumière. On est si touché quand, citant Charles Bukowski, Gilles Paris donne la clé de son couple : « Le problème est que nous cherchons quelqu'un pour vieillir ensemble, alors que le secret est de trouver quelqu'un avec qui rester enfant. »

Jacques LINDECKER

« Certains cœurs lâchent pour trois fois rien », Gilles Paris, éditions Flammarion, 224 p., 19 €.

DEUX BD

Psy à contresens

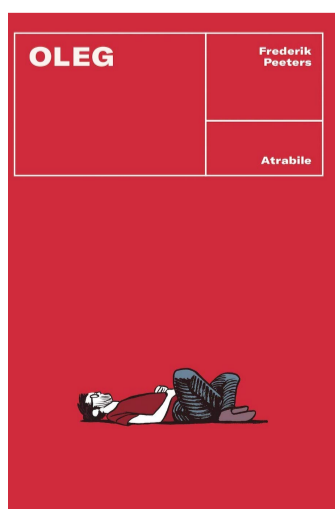
Vouloir vulgariser la psychanalyse, rien à redire sur l'intention. Et d'ailleurs, des (bonnes) intentions, il y en a à la pelle ici, trop : des amies d'Émilie (l'héroïne) foldinques, un secret de famille, une sœur (pas si) parfaite, un collègue allumé, un complexe de taille, un travail (professeur des écoles) épuisant, des réactions psychosomatiques, un compagnon immature, n'en jetez plus. Prenant conscience de la dépression sourde qui la mine, Émilie consulte une psy (une vieille, loufoque de noirceur). On saluera le louable effort de pédagogie par l'insertion de planches explicatives des tenants et aboutissants d'une analyse. Le récit mené à un train d'enfer (normal, il faut tout caser) fait croire, hélas, qu'il faut être grave atteint pour s'allonger sur un divan et que les psys sont eux-mêmes à soigner. Affreux préjugés (« Après la psy, le beau temps ? », Anne Rouquette & Théa Rozman, éd. Fluide glacial, 216 p., 24,90 €).

J.L.

Tout à l'égo ?

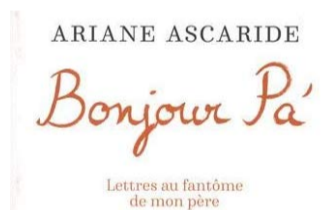
Oleg, c'est le double de Frederik Peeters, son créateur. La preuve (et même si on connaît les auteurs de BD assez facétieux pour nous semer sur la piste de tels indices), il le dessine avec sa propre tête. Un autre indice : l'anagramme d'Oleg est... l'égo ! OK, le visage d'Oleg semble plus torturé que celui de son « papa ». Normal, Oleg est en pleine crise de la quarantaine. Il vieillit. Certes, il y a le positif (un couple solide, une fille ado bienveillante - si ! -, du succès pour ses BD). Mais le négatif (la planète va mal, tout va trop vite, l'argent est la valeur reine, la maladie surgit) ne fait-il pas pencher la balance du côté d'un pessimisme que renforce le trait noir et les scènes oniriques/cauchemardesques du récit ? C'est tendre, vrai, à la fois léger et grave. Formidablement attachant (« Oleg », Frederik Peeters, éd. Atrabile, 192 p., 18 €).

J.L.



RÉCIT ET ROMANS

Journal de crise



« Bonjour Pa' », Ariane Ascaride, éd. du Seuil, 125 p., 15 €.

On a tous envie de raconter cette pandémie aux êtres chers à jamais disparus. Covid-19 : une crise sanitaire imprévisible, inimaginable, incompréhensible. Ariane Ascaride est devenue la porte-plume de tous ceux qui auraient tant besoin du réconfort, de la présence, du regard d'un père, d'une mère, absents, définitivement. Une crise qui donne du temps pour jeter un regard sur son passé. Celui de l'actrice est marqué des griffes de l'immigration italienne, de ce complexe dont son père n'a jamais réussi à se débarrasser. L'occasion aussi pour elle d'évoquer sa propre jeunesse à Marseille, de juger le monde d'aujourd'hui avec ses failles, de manifester sa colère sur les injustices de notre époque. Mais aussi de faire preuve d'une indicible tendresse lorsqu'elle évoque sa famille, ses filles et ce petit-enfant à venir, son jardin. Des pages écrites avec simplicité et émotion, révolte et inquiétude. Reflet touchant de ce qui fait le quotidien de chacun de nous depuis un an maintenant.

M.M.

Envahisseurs malgré eux

C'est un village sans charme de Sardaigne peuplé de veuves et de couples vieillissants, un village qui a sacrifié ses productions de miel, d'olives, de vin et de fromage à une monoculture d'artichauts. L'arrivée d'un bus de migrants, des Africains, des Syriens, et de leur accompagnateurs humanitaires pousse les habitants à se claquer. Bientôt le bourg se scinde en deux. Quelques femmes tentent de timides approches vers les nouveaux venus, logés dans la « Ruine », une salle des fêtes à l'abandon, tandis que les « Autres » continuent à abreuver de méchancetés les « envahisseurs ». Le temps d'une saison douce, autochtones et étrangers commencent à s'apprivoiser. A travers les yeux des immigrés, les villageois finissent même par regarder leurs paysages et leurs moutons d'un autre œil. Avec une remarquable économie de mots, Milena Agus parvient à traiter avec beaucoup d'humanité la délicate question de l'immigration. En Italie, mais le roman pourrait être transposé ailleurs en Europe...

J.T.



« Une saison douce », Milena Agus, éd. Liana Levi, 176 p., 15 €.

Basile folies



« Le Bazar du zèbre à pois », Raphaëlle Giordano, éd. Plon, 340 p., 18,90 €.

Marrante cette araignée mécanique... Et se brancher sur une Brain-borne pour booster l'activité de son cerveau droit, ne serait-ce pas l'idée du siècle ? Tous ces projets, Basile les matérialise au sein du Bazar du zèbre à pois, la boutique qu'il vient d'ouvrir dans la petite bourgade de Mont-Venus. Un lieu si étrange qu'il dérange certaines personnalités à l'esprit étroit.

Un magasin tellement bizarre qu'il intrigue le jeune Arthur, dont les messages tagués barbouillent les murs de la cité. Basile n'en repère pas moins le potentiel créatif du jeune « arth'iste » qu'il choisit de prendre sous son aile histoire de le lancer sur la voie périlleuse - mais néanmoins royale - de « l'audace », ce joli mélange d'audace et de ténacité...

En ces temps anxieux, pousser la porte du Bazar rêvé par Raphaëlle Giordano fait un bien fou, au risque d'y choper le virus... du bonheur ! Un livre de chevet pour faire le plein d'énergie positive.

T.B.

La face sombre du Japon

Il ne faut pas se laisser rebuter par l'épaisseur de ce pavé. *Pachinko* n'est pas un récit de bruit et de fureur à l'instar de l'ambiance qui règne dans les salles de machines à sous nipponnes, mais le roman empathique de quatre générations de Coréens immigrés au Japon, des *zainichi*. Il débute à l'époque où la Corée était colonisée par le Japon. Une jeune paysanne naïve, Sunja, tombe enceinte, séduite par un bel étranger qui se révèle être un *yakuza* (un mafieux) déjà marié. Min Jin Lee a porté cette histoire pendant près de 30 ans avant de la publier. Elle met au jour la face sombre des Japonais, « pathologiquement intraitables » avec les « crasseux » bâtards coréens. Cependant, malgré ce lourd passif de discrimination sociale et institutionnelle, l'auteure, née à Séoul, refuse de généraliser et met en valeur quelques Japonais qui osent sortir de la médiocrité normalité dans laquelle se complaisent leurs compatriotes pour nouer des relations d'amitié ou d'amour avec des Coréens.

J.T.



« Pachinko », Min Jin Lee, éd. Charleston, 624 p., 22,90 €.

Toubib or not...



« Médecine générale », Olivier Cadiot, éd. P.O.L., 395 p., 21 €.

C'est un livre fou. Des idées qui se suivent, en général sans aucun suivi, des mots qui se bousculent, qui soudain ne sont pas ceux qu'on attendait, des phrases qui n'aboutissent à rien ou peut-être justement, qui aboutissent à tout. Grosso modo ils sont trois, un idiot, une cérébrale et le sujet qui pense faire gourou. S'installant plus ou moins dans une maison qu'ils veulent débarrasser de ses reliques et reliquats, ils sont partis pour une quête d'on ne saura jamais quoi. D'autres auraient dit : « C'est notre projet ». Eh bien eux aussi, ils projettent un projet. Au fin bout de l'ouvrage on ne sait pas du tout lequel mais aucune importance. On s'est laissé embringer dans leur pseudo psychothérapie. La question n'est pas de savoir qui on est, dans la mesure où on n'est plus ce qu'on sera. D'autres auraient dit « C'est la voie qui est la vérité ». La maladie, ça se soigne, mais si on n'est pas pour de vrai malade ?

P.M.